



## De l'indo-européen au francoprovençal<sup>1</sup>

par Albin Jaques

### De l'indo-européen...

Comme l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, l'irlandais, le breton, le russe, le lituanien, le persan, le hindi et de nombreuses autres, le francoprovençal est une langue indo-européenne<sup>2</sup>. Tous ces idiomes ont, en effet, un ancêtre commun non attesté, mais que l'on peut reconstruire par une démarche scientifique et qui devait être parlé dans la région pontico-caspienne aux alentours de 4000 av. J.-C. À la suite des déplacements divergents de ses locuteurs, cette langue-mère s'est dialectiquement fractionnée. Différentes branches se sont ainsi formées: germanique, celtique, italique, balto-slave, indo-iranienne, anatolienne, tokharienne, et quelques langues isolées comme, entre autres, le grec, l'albanais et l'arménien. Le francoprovençal fait partie de la branche italique qui connaît deux sous-groupes principaux: l'osco-ombrien ou sabellique (osque, ombrien et quelques autres langues peu attestées) et le latino-falisque (falisque et latin). En raison de l'expansion de l'Empire romain, le latin fut parlé sur un immense territoire avant de commencer, avec les troubles qui suivirent les invasions dites barbares, à se différencier. Dans des unités politico-linguistiques nouvelles, plus petites et isolées les unes des autres, qui ainsi se formèrent, émergèrent alors les langues que l'on qualifie de romanes et dont on distingue plusieurs groupes: le balkano-roman (roumain), l'italo-roman (dialectes italiens, sarde), le rhéto-roman qui fait transition entre l'italo- et le gallo-roman, le gallo-roman (langue d'oc, provençal ou occitan; langue d'oïl ou français; franco-provençal) et l'ibéro-roman (portugais, espagnol), le catalan formant une zone de transition entre les deux derniers groupes.

À l'heure actuelle, pour prendre l'exemple de l'Europe, la plupart des langues qui y sont parlées font partie de la famille indo-européenne. Les exceptions sont: le basque (ou euskara, peut-être apparenté à des langues caucasiennes); le finnois, l'estonien et le hongrois et quelques autres langues de la famille ouralienne (ou finno-ougrienne); le turc de la famille altaïque; le maltais de la famille afro-asiatique (ou chamito-sémitique); dans l'Antiquité, existaient aussi

la famille tyrsénienne (étrusque, rhétique, lémnien) et d'autres langues qui ne sont pas ou que très peu attestées.

### ... au francoprovençal

C'est en 1873 que le linguiste italien Graziadio Isaia Ascoli (1829-1907) créa le terme de francoprovençal et donna une place à part dans les langues romanes à la langue ainsi désignée<sup>3</sup>. Ce groupe de parlers connut d'autres désignations: parlers (moyen-)rhodaniens ou lyonnais, français du Sud-Est, *Oberfranzösisch*; à l'heure actuelle, on lui préfère parfois l'appellation «arpitan» aux origines douteuses<sup>4</sup>.

Dans la Galloromania, le francoprovençal se distingue de la langue d'oc caractérisée par une latinisation précoce et de la langue d'oïl qui, comme lui, connut une latinisation lente et tardive, mais qui subit, de plus, une influence germanique beaucoup plus prononcée. Il semble que ce soit depuis l'époque carolingienne (751-987), voire un peu plus tôt, que la langue d'oïl et le francoprovençal commencèrent de se différencier.

Contrairement aux langues unitaires comme le français dont tous les locuteurs s'efforcent de parler comme tous les autres, il n'y a pas à proprement parler un francoprovençal. C'est une «langue géographiquement variable»<sup>5</sup> ou «langue dialectale»<sup>6</sup>, c'est-à-

1 Abréviations: l'astérisque note une forme reconstruite; frpr. = francoprovençal; pVD = patois vaudois; (a)fr. = (ancien) français; CHal. = suisse-alémanique; all. = allemand; angl. = anglais. Les formes frpr. sont tirées de Dominique STICH, *Dictionnaire des mots de base du francoprovençal*, Thonon-les-Bains: Le Carré, 2003, 591 p.; les formes pVD sont, à deux exceptions près, tirées de Frédéric Duboux, *Patois vaudois: dictionnaire*. Éd. rev. et augm., Oron-la-Ville: Campiche, 2006, 375 p. Je tiens à remercier, pour leur relecture et leurs suggestions, le Prof. Rudolf Wachter, Cédric Pignat, le Dr Fabien Zehr et Floriane Jaques.

2 Sur l'indo-européen et les Indo-Européens, voir par exemple James P. MALLORY, *À la recherche des Indo-Européens: langue, archéologie, mythe*. Paris: Seuil, 1997, 358 p. Traduit de l'anglais par Jean-Luc GIRIBONE.

3 *Archivio Glottologico italiano* 3 (1878), pp. 61-120.

4 Voir par exemple l'article de l'édition du 24 heures des 2-3 mai 2009, p. 30. Notons en outre que les formes avec *r* de la famille d'alpe ne sont pas communes à tous les parlers francoprovençaux et que, d'autre part, elles se retrouvent en provençal.

5 Gaston TUAILLON, *La littérature en francoprovençal avant 1700*. Grenoble: ELLUG, 2001, 280 p.

6 Gaston TUAILLON, 1988. «Le franco-provençal: langue oubliée», in Geneviève VERMES (dir.), *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France, tome I*. Paris: L'Harmattan, pp. 188-207.



dire constituée de différents dialectes régionaux, eux-mêmes composés de divers patois communaux; ces dialectes, au-delà de leurs différences, partagent de nombreux traits communs, ce qui permet l'intercompréhension. Cette situation est comparable à celle du suisse-alémanique, par exemple.

Les premiers textes en francoprovençal datent du XIII<sup>e</sup> siècle, mais il faut attendre le XVI<sup>e</sup> siècle pour que le corpus s'étoffe quelque peu. C'est dans le canton de Vaud que la première œuvre littéraire voit le jour: les *Farces de Vevey* (vers 1520). Pour les textes en francoprovençal, voir les ouvrages d'Aebischer<sup>7</sup> et de Tuillon<sup>8</sup>. Dans deux de ses ouvrages<sup>9</sup>, Dominique Stich propose des anthologies de textes littéraires francoprovençaux de toutes les parties du domaine; on doit à ce même spécialiste suisse une écriture supradialectale.

Le domaine francoprovençal s'étend sur trois pays: en France, région Rhône-Alpes, dans les départements de l'Ain, de la Loire, du Rhône, de la Savoie et de la Haute-Savoie, ainsi que dans le nord de l'Ardèche et de la Drôme, et, à l'exception du sud, dans l'Isère; en Franche-Comté, au sud du Doubs et du Jura; en Bourgogne, au sud-est de la Saône-et-Loire; en Italie, dans la Vallée d'Aoste et dans les vallées du nord-ouest de la région de Turin (Piémont), ainsi qu'une petite communauté dans les Pouilles; en Suisse, dans les cantons de Genève, de Vaud, de Neuchâtel, dans les parties romanophones du Valais et du canton de Fribourg et au sud du Jura bernois; le canton du Jura et le reste du Jura bernois font partie du domaine d'oïl de dialecte franc-comtois.

Il est parfois possible de suivre l'histoire d'un mot de l'indo-européen jusqu'au francoprovençal. Ainsi le nom de la «sœur» en indo-européen peut-il être reconstruit comme \**swesor*, terme qui peut lui-même être analysé en \**swe* «se, soi» et \**sor* «femme», soit «la femme par rapport à soi». Cette forme devint *soror* en latin, \**swe-* évoluant en *so-* dans cette langue (cf. all. *Schwester* et aussi *somnus* par rapport à angl. *sweven* par exemple) et *s* passant à *r* entre deux voyelles. Latin *soror* donne frpr. *seror* (cf. afr. *seror*, cas-régime) ou *suèr(a)* (cf. afr. *suèr*, cas-sujet > fr. *sœur*), pVD *chèra*; la terminaison en *-a* s'explique par un passage à la première déclinaison.

L'exemple suivant est un peu plus compliqué. Il n'est pas facile de reconstruire pour le proto-indo-européen la forme que devait avoir le nom du «nombril», mais on peut partir d'une base \**h<sub>3</sub>n(e/o)bh-* qui désignait également le «moyeu». Dans une partie des langues,

cette base est suffixée: \**h<sub>3</sub>nbh-l-* (cf. grec *omphalós*; all. *Nabel*, angl. *navel*); en latin, elle reçoit un second suffixe: *umb-il-ic-us*. Une forme diminutive \**umbiliculus* a donné fr. *nombril* (le *n* initial par mécoupure de *uln ombril*; le *r* par dissimilation *-lil-* → *-ril-*) et frpr. *amborél*. Mais on trouve aussi une autre forme en frpr.: (*am*)*borelyon* (pVD *bouryon* ou *boureyon*, fr. régional *bourillon*<sup>10</sup>) qui repose sur une forme encore une fois suffixée \**umb-il-ic-ul-on-e(m)* avec ou sans aphérèse de la première syllabe.

### Les langues en contact

Dans l'histoire d'une langue, importent non seulement son ascendance «génétique», mais encore les langues avec lesquelles elle est entrée en relation; on appelle interférences les changements qui en résultent. On distingue trois types de langues en contact: un substrat est une langue qui a fini par être abandonnée au profit de celle de nouveaux arrivants comme le gaulois, un superstrat est une langue de nouveaux arrivants abandonnée au profit de celle des autochtones comme plusieurs langues germaniques en Europe occidentale et un adstrat est une langue parlée dans une contrée voisine comme par exemple le grec qui eut une influence importante sur le latin.

### Les substrats

Des peuples qui vécurent en Europe avant l'arrivée des Celtes, nous ne savons pratiquement rien. On attribue normalement à une base pré-indo-européenne ou à une hypothétique langue indo-européenne inconnue et disparue les mots romans que l'on n'arrive à rattacher ni au latin, ni au celtique, ni au germanique. Le mot, originaire de Suisse romande, *chalet*, frpr. *chalèt* (pVD *tsale(t)*), par exemple, est un diminutif construit sur une racine \**kar(r)-/kal-* «abri, écale» (cf. *calanque*, *calebasse*, *carapace*).

De nombreux peuples gaulois (Éduens, Séquanes, Allobroges, Helvètes, pour les plus importants) se trouvaient, au moment de la Guerre des Gaules (58-50), sur le domaine où l'on devait plus tard parler le francoprovençal et, en fait, des Gaulois habitaient cette région depuis des siècles. Après la victoire de César, la présence romaine s'accrut jusqu'à aboutir

7 Paul AEBISCHER, *Chrestomathie franco-provençale: recueil de textes franco-provençaux antérieurs à 1630*. Berne: Francke, cop., 1950, 150 p.

8 TUAILLON 2001, *op. cit.*

9 Dominique STICH, *Parlons francoprovençal: une langue méconnue*. Paris, Montréal: L'Harmattan, 1998, pp. 155-341 et, *op. cit.*, 2003, pp. 467-579.

10 André THIBAUT & Pierre KNECHT, *Dictionnaire suisse romand: particularités lexicales du français contemporain*. Nouv. éd.; Carouge-Genève: Zoë, 2004, 885 p., s.v. *bourillon*.

à un mélange de populations, les Gallo-Romains. Les Gaulois abandonnèrent progressivement leur langue au profit du latin, non sans laisser des traces de leur parler, surtout dans le lexique.

Le gaulois est une langue de la branche celtique qui comportait également dans l'Antiquité le celtibère, le lépontique (cf. la Léventine au Tessin) et le galate en Asie Mineure (cf. l'*Épître aux Galates* dans le Nouveau Testament); plus tard sont attestés, dans la sous-branche goïdélique ou gaélique, le gaélique d'Irlande, d'Écosse et le mannois, dans la sous-branche brittonique, le gallois, le cornique et le breton.

Le latin déjà avait emprunté un certain nombre de mots au gaulois<sup>11</sup> dont seule une minorité survécut tels *carrus* «char», frpr. *char* (pVD *tsè*) ou *betulla* «bouleau», frpr. *biôl(a)* (pVD *biola*).

Par la suite, le gallo-roman (et les autres langues romanes à substrat gaulois) continua d'emprunter au gaulois surtout dans le domaine de la faune, de la flore et des techniques, par exemple fr. *bouc*; frpr. *bôc* (pVD *boc*); fr. *bec*, frpr. *bêc* (pVD *bè*); fr. *ver(g)ne*, frpr. *vèr(g)na* (pVD *verna*); fr. *chêne*, frpr. *châno* (pVD *tsâno*); fr. *jante*, frpr. *jenta* (pVD *djanta*); fr. *soc*, frpr. *soc/suèc* (pVD *so/soe*). Certains termes ont disparu en français moderne, mais continuent d'exister dans les dialectes comme frpr. *crouyo* (pVD *croûyo*) d'un gaulois \**croudios* apparenté aux adjectifs latins *crudus* «cru» et *crudelis* «cruel», et à all. *roh* et angl. *raw* «cru».

Certains emprunts semblent confinés au domaine francoprovençal comme frpr. *avanc* (pVD *avan*) «osier» du gaulois \**abankos* «celui de la rivière» (cf. vieil-irlandais *abac* et gallois *afanc* «castor, nain, monstre aquatique») dérivé de \**abona* «rivière»<sup>12</sup>.

### Les superstrats

Quelques siècles après l'annexion de la Gaule par l'Empire romain, l'Europe occidentale fut secouée par l'arrivée de nombreux peuples, notamment germaniques. Dans la région qui nous intéresse, ce sont surtout les Burgondes<sup>13</sup> qui eurent un rôle à jouer. Après un premier royaume (413-443) avec Worms pour capitale, les Burgondes furent, à la suite d'une défaite contre Aetius (436), installés par les Romains en *Sapaudia* (ancêtre de la Savoie qui correspondait alors au Bassin lémanique et rhodanien et au Plateau vaudois) en 443, avec Genève, puis Lyon (dès 470) pour capitale. En 534, soumis par les Francs, ils furent intégrés dans leur royaume. Aujourd'hui encore, la Bourgogne garde dans son nom la mémoire de ce peuple.

Le francoprovençal est donc une langue à superstrat germanique (plus précisément burgonde). L'on divise normalement les langues germaniques en trois grands groupes: le nordique (islandais, norvégien, suédois, danois), l'occidental (anglais, frison, néerlandais, allemand, alémanique, bavarois, flangobard [cf. Lombardie]) et l'oriental (gotique, tburgonde, tvandale).

Les Francs, dont la langue influença fortement le français, parlaient une langue occidentale, l'ancien-bas-francique, ancêtre du néerlandais, tandis que les Burgondes et les Goths (Wisi- et Ostro-), qui eurent une petite influence respectivement sur le francoprovençal et l'occitan, parlaient des langues orientales aujourd'hui disparues. Alors que l'on n'a pratiquement aucun texte en burgonde, le gotique est en revanche bien attesté par une traduction de la Bible datant du milieu du IV<sup>e</sup> siècle.

Si l'influence du francique sur le français n'est plus à démontrer<sup>14</sup>, celle du burgonde sur le francoprovençal est nettement plus ténue. Quelques emprunts lexicaux ont été identifiés, par exemple frpr. *fata* (pVD *fatta*) «poche» (burgonde \**fatta*): l'on explique l'apparition de ce terme différent de celui que connaît le français et l'occitan (c'est-à-dire *poche* issu de l'ancien-bas-francique \**pokka* signifiant initialement «sac») par la préexistence en francoprovençal d'un mot *poche* (pVD *potse*) désignant la «louche» (du bas-latin *popia*)<sup>15</sup>; un autre exemple pourrait être frpr. *gogiér* (pVD *godzî*) «goger, tremper, couvrir» (burgonde \**walgjan*)<sup>16</sup>. Le burgonde a surtout laissé de nombreux toponymes en *-ens*, comme Lucens, Échalens/Écharlens, Gletterens «chez ceux du clan de Lobizo, Scarilo, Li<sup>o</sup>/<sub>a</sub>hthari»<sup>17</sup>. L'on doit sûrement en partie l'extension géographique du domaine francoprovençal à l'ancien royaume burgonde.

11 Pierre-Yves LAMBERT, *La langue gauloise: description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies*. Éd. rev. et augm.; Paris: Errance, 2003, pp. 204-206.

12 Xavier DELAMARRE, *Dictionnaire de la langue gauloise: une approche linguistique du vieux-celtique continental*, 2<sup>e</sup> éd., Paris: Errance, 2003, 352 p., s.v. *abona*.

13 Justin FAVROD, *Les Burgondes: un royaume oublié au cœur de l'Europe*. 3<sup>e</sup> éd.; Lausanne: PPUR, 2005, 142 p.

14 Voir par exemple les nombreux emprunts dans Henriette & Gérard WALTER (dir.), *Dictionnaire des mots d'origine étrangère*. 2<sup>e</sup> éd., Paris: Larousse, 2000, 427 p.

15 Jean-Baptiste MARTIN, «Unité et diversité du francoprovençal: les dénominations de la poche», dans *Revue de linguistique romane* 40, 1976, pp. 379-388.

16 Cf., avec réserves (plusieurs termes ayant depuis été retranchés de cette liste par divers chercheurs), Walther von WARTBURG, *La fragmentation linguistique de la Romania*. Paris: Klincksieck, 1967, pp. 81-93.

17 Andres KRISTOL (dir.), *Dictionnaire toponymique des communes suisses*. Frauenfeld: Huber; Lausanne: Payot, 2005, 1102 p.

### Les adstrats

Très tôt, le français, devenant une langue de culture importante, influença le francoprovençal, si bien qu'il est parfois difficile de décider si un mot francoprovençal est hérité directement du latin ou un emprunt ancien au français. Plusieurs facteurs favorisèrent le français et *ipso facto* entraînèrent le déclin des patois, comme l'Ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539 par François 1<sup>er</sup> qui imposa le français comme langue de l'administration, la Réforme dans les cantons suisses protestants<sup>18</sup>, la Révolution française, l'enseignement obligatoire. La Vallée d'Aoste, qui ne fait partie de l'Italie que depuis 1860 (date à laquelle la Savoie devint française), subit sous le fascisme une italianisation à outrance au détriment du francoprovençal et du français, mais sa situation de région autonome à statut spécial lui permet aujourd'hui de mettre en œuvre des mesures pour la préservation du patois. Comme exemple d'emprunt au français, on peut citer frpr. et pVD *mère* et *père*, les formes indigènes *mâre* et *pâre* ayant souvent acquis une connotation négative. Dans le sens inverse, le français a aussi accueilli des termes d'origine francoprovençale, comme *sonnaille*, *vacherin*, *omble*, *arol(l)e*, *bouquetin*, *luge*, ...<sup>19</sup>

Le sud du domaine connaît une influence de l'occitan, notamment dans le cas de certains démonstratifs<sup>20</sup>. Quant à l'est, c'est l'italien et le piémontais qui y exercent une influence, ainsi que l'illustre le terme frpr. *ragât* «petit garçon» de l'italien *ragazzo*<sup>21</sup>.

L'alémanique (suisse-alémanique, alsacien, souabe) apporta quelques mots que l'on retrouve parfois en français régional, par exemple: frpr. *bouèbo* (pVD *bouïbo*) «bouèbe, garçon», cf. CHal. *Bueb* (all. *Bube*); frpr. *poutsiér* (pVD *po(u)tsî* [absent de DUBOUX 2006]) «poutzer, nettoyer», cf. CHal. *putze*; pVD *youtsî* «youtzer», cf. CHal. *juchze*; frpr./pVD *bastouba* «étuve; ventouse (on s'y faisait appliquer des ventouses)», cf. all. *Bad(e)stube*; on note aussi des emprunts à CHal. *Rüebli* «carotte» en Suisse romande<sup>22</sup>.

Désormais pour la plupart en infériorité par rapport au français, voire en voie d'extinction, les dialectes francoprovençaux sont devenus des substrats qui permettent d'expliquer la musicalité des variétés régionales du français, les «accents», et certaines particularités lexicales telles que *panosse*, frpr./pVD *panossa* «serpillière»: mot du domaine frpr. du bas latin *pannucia*.

En guise de conclusion, nous pourrions définir linguistiquement le francoprovençal comme une langue indo-européenne, italique, romane, à substrat gaulois, superstrat burgonde, adstrat principalement français, en voie d'extinction. ■

Albin Jaques, assistant, Faculté des Lettres, Section de linguistique, Université de Lausanne.

18 Jules REYMOND et Maurice BOSSARD, *Le patois vaudois: grammaire et vocabulaire*, Lausanne: Payot, 1979, pp. 12-13.

19 Karl GERHARDT, «Les francoprovençalismes de la langue française», dans *Revue de linguistique romane* 38, 1974, pp. 182-197.

20 Cf. par exemple Jean-Baptiste MARTIN, *Le francoprovençal de poche: parlars de la Loire, du Rhône, du Jura, de l'Ain, de l'Isère et des Savoies*. Chennevières-sur-Marne: Assimil, 2005, pp. 31-33.

21 Dominique STICH, *op. cit.*, 1998, pp. 141 & 152-153

22 Jean-Louis MORET, & Albin JAQUES, *Le nom des plantes en patois vaudois*. Mémoires de la Société vaudoise des Sciences naturelles, 21; Lausanne: SVSN, 2008, 248 p., s.v. *Daucus carota*, voir aussi *Consolida ajacis*.